

UN HEROS DE 1870

III

(Suite)

L'été de mil huit cent soixante-et-dix achève ;
L'oiseau commence à fuir vers des climats plus doux ;
Le soleil, triste et pâle, à l'horizon se lève ;
La ramure secoue au vent ses cheveux roux.

* *

C'est le dimanche au soir. Une foule innombrable
Envahit le forum (Place Jacques-Cartier) ;
On dirait, à la voir, qu'un malheur effroyable
Menace les mortels de l'univers entier.

Que s'est-il donc passé de si grand sous les astres
Pour que sur tous ces fronts éclate le chagrin ?
Ah ! la France se meurt ! déjà quatre désastres :
Weissembourg, Reischofen, Farbach et Spickerin !

Eh ! oui, voilà pourquoi l'on pleure et l'on murmure
Dans la vieille cité que baptisa Champlain :
Quand la France reçoit au cœur une blessure,
Les habitants d'ici la ressentent soudain !

" Je vole à son secours, s'écrie un patriote
" Et vais au consulat offrir mes faibles mains ;
" Puis, si je tombe un jour sous le fer du despote,
" Je mourrai, sans regret, comme les vieux Romains ! "

Il part, la tête haute et l'œil plein de lumière,
Et va chez le consul, qui l'accueille fort bien :
— " J'appartiens, Excellence, à la classe ouvrière,
" Dit-il, et j'ai l'honneur d'être né Canadien.

" Or, j'apprends que la France, où naquirent nos pères—
" Belle France que j'aime autant que mon pays !—
" Est soumise à cette heure aux troupes meurtrières
" Que commandent Von Molke et ses cruels amis

" Eh bien, mille tambours ! je vends maison, boutique
" Pour aller me ranger sous ses nobles drapeaux,
" Et si j'avais de vous une pièce authentique,
" Je me rendrais d'emblée auprès des généraux.

— Quel est donc votre nom, homme plein de courage ?
— Pierre Franceur, tout court, forgeron, de Saint Roch.
— Quoi ! c'est à vous, qu'un soir, le fleuve dans sa rage
Ravissait et l'épouse et les enfants en bloc ?

— " Hélas ! oui, c'est à moi que le fleuve en colère—
" Ce fleuve au bord duquel j'aimais à respirer—
" A ravi les trois cœurs les plus purs de la terre.....
" Et depuis cet instant je ne fais que pleurer !

— O le plus éprouvé des époux et des pères ;
Je comprends vos malheurs et sais y compatir ;
Vous êtes un héros tel que l'on n'en voit guère,
Et la France de vous n'aura pas à rougir.

Prenez ce sauf-conduit cacheté de mes armes,
Puis rendez-vous auprès du gouverneur Trochu ;
Devant ce pli les Francs abaisseront les armes,
Et par eux vous serez, au besoin, secouru.

— Pour vos bontés, merci mille fois, Excellence !
Je serai, je l'espère, un valeureux soldat,
Car je sens dans mon cœur retentir la vaillance
Que Montcalm a léguée aux fils du Canada !

* *

Le lendemain au soir, à genoux sur la terre
Où dormaient pour toujours Rose et les deux jumeaux,
Pierre parlait tout bas dans ce lieu solitaire,
Mais l'indiscret zéphyr nous apporta ces mots :

Adieu, tombe chérie,
Sombre et muet séjour,
Où tous, après la vie,
Nous dormirons un jour.

Demeure des trois anges
Que follement j'aimais
Et que les viles fanges
Ne salirent jamais !

Adieu charmante femme,
Adieu, fruits de son flanc :
A vous, j'offre mon âme,
A la France, mon sang !

Demain, avant l'aurore.
Je quitterai ces lieux ;
— Vous reverrai-je encore ?
Oui, plus tard, dans les cieus !

Mais, vive inquiétude,
Qui me remplacera ?
En cette solitude
Qui vous visitera ?

Hélas ! sur votre tombe
Que j'arrose de pleurs,
Nul ne viendra quand tombe
Le jour, mettre des fleurs,

Ni faire la prière,
" Cette aumône du cœur,"
Que le céleste père
Accueille avec bonheur.

Non, car l'homme se livre
Ici-bas aux plaisirs,
Et n'aspire qu'à vivre
Pour combler ses désirs !

Eh bien, puisque le monde
Ne songe qu'à jouir,
Moi, sur la terre et l'onde,
Pour vous je veux souffrir !

Ah ! adieu, tendre femme,
Adieu, fruits de son flanc !
A vous, j'offre mon âme,
A la France, mon sang

Laissons ces morts attendre, en leur sombre retraite,
L'heure du jugement, et rejoignons Franceur
Qui, près de Châtillon, à la lutte s'apprête
Sous le commandement d'un général de cœur.

Il a pu parvenir jusque là sans entrave,
Grâce à l'aimable pli du consul québécois ;
Du reste, en le voyant, on devinait un brave
Dans les veines duquel coulait la sang gaulois.

* *

La France tous les jours éprouve des défaites ;
Ses vaillants soldats sont par le nombre écrasés,
Et déjà les Prussiens se préparent des fêtes
Dans les riches hameaux qu'ils ont germanisés,

Ils ne respectent rien, ces conquérants d'une heure !
Ils insultent l'enfant, la femme, le vieillard,
Détruisent la moisson et souillent la demeure
Où vit paisiblement l'honnête montagnard.

Ivres d'or et de sang, ils attaquent les villes
Qu'ils pillent aussitôt et plongent dans le deuil ;
Puis l'esprit ébranlé par leurs succès faciles,
Ils lancent sur Paris un envieux coup d'œil !

Halte-là ! car Paris, le vrai cœur de la France,
Le royaume des arts, l'imprenable cité,
Secoue avec éclat sa folle insouciance
Et veut garder encor son immortalité !

Jules Favre aux Prussiens demande un armistice
Afin d'examiner leurs propres documents ;
Mais de Bismark répond :
— " Je ne puis, en justice,
L'accorder. Agréez mes meilleurs sentiments..... "

Cette froide réponse allume la colère
Et l'indignation dans l'âme des Français.
— C'est bien, disent plusieurs : fertilisons la terre,
Les cadavres prussiens nous serviront d'engrais !!!

* *

Tout Paris se prépare à combattre les Rétres,
Jeune homme, enfant, vieillard marchent sous les drapeaux ;

On jure de tuer, sans pitié, tous les traîtres
Et de livrer leur chair en pâture aux corbeaux !

Les fusils, les canons, les boulets et la poudre
Sont vite fabriqués et remis aux soldats ;
Et, quand sonnera l'heure, aussi prompts que la foudre,
Ces terribles engins feront mille dégâts.....

* *

C'est le vingt-deux septembre. Escorté de ses troupes
Le général Ducrot traverse Châtillon ;
Les habitants du lieu, qui se tiennent par groupes,
Agitent devant lui plus d'un beau pavillon.

Ducrot s'incline et dit :

— " Priez pour nous, mes frères,
Afin que du combat nous sortions triomphants ;
Demain nous camperons près des Hautes-Bruyères,
Où les Prussiens encor se montrent turbulents. "

Et, quittant à regret ce peuple qu'il estime ;
Esclave du devoir, il poursuit son chemin ;
Il n'a plus qu'un désir, — désir vraiment sublime—
Lutter, et, s'il le faut, mourir le lendemain !

De bonne heure, Ducrot le lendemain arrive
A l'endroit redoutable avec ses bataillons :
— Tenez-vous, leur dit-il, tous sur la défensive,
Car l'ennemi déjà doit charger ses canons.

A peine a-t-il parlé, qu'une balle prussienne
Laboure jusqu'à l'os le flanc de son cheval ;
La bête de douleur rugit comme l'hyène
Qui se trouve soudain en face d'un rival.
Les ennemis alors sortent de leur cachette
En lançant des obus à travers les bosquets ;
Mais Ducrot, sans frayeur, à ses soldats répète :
Laissez-les dépenser leur force et leurs boulets !
Cependant, les Prussiens—que ce silence intrigue—
Osent se découvrir aux regards des Français,
Ducrot les voit venir, et, fier de son intrigue,
Jubile en espérant un superbe succès.
— " A l'œuvre, ordonne-t-il ! déplantiez-moi ces rustres
" Que l'orgueil a rendu méchants, audacieux !
" La France attend de vous les faits les plus illustres,
" Allons donc, en avant ! 6 soldats valeureux ! "

Alors des milliers de boulets et de balles
Tombent comme un orage au milieu des Prussiens.
L'air redit aussitôt des clameurs infernales
Qui ressemblent aux cris d'une meute de chiens !

Ça et là des blessés étendus en grand nombre
Exhalent leurs douleurs et maudissent le sort.
Puis d'autres effrayés par ce spectacle sombre,
Sous les bois vont se mettre à l'abri de la mort.

Les chevaux—l'œil en feu, les naseaux pleins d'écume—
Affolés de terreur, s'élançant au galop,
Mutilant de leurs fers le cadavre qui fume
Sur le sol détrempé par le sang et par l'eau !

C'est un sauc qui peut : le général lui-même,
Espèce de colosse au cœur ambitieux,
Est obligé de fuir ; et, dans sa rage extrême,
Maudit, en se sauvant, les Français et les dieux.....

Maintenant, grâce au ciel, sur les Hautes-Bruyères
Le vieux drapeau français déroule au vent ses plis ;
Il semble défer les hordes meurtrières
Qui nourrissent l'espoir de bombarder Paris.

J.-B. CAQUETTE.

(A suivre)

UN CURIEUX EDIT

On vient de découvrir dans l'île de Jersey un vieil
édit, qui n'est pas encore abrogé, défendant aux femmes
d'user d'artifices pour séduire des Anglais et se faire
épouser par eux.

Voici les termes de cet acte :

" Toutes les femmes, quels que soient leur âge, profes-
sion ou rang, qu'elles soient filles ou veuves, qui après
cet acte, tromperont, séduiront et enjoleront, en vue de
se faire épouser, quelqu'un des sujets de Sa Majesté, par
l'emploi d'odeur, cosmétiques, couleurs, dents artificielles,
faux cheveux, ou souliers hauts sur talons, encourront la
pénalité actuellement en force contre la sorcellerie et la
mauvaise conduite. "